

MILAN NARANDŽIĆ

TRENTE ANNÉES DE LA VIE DE MILAN NARANDŽIĆ

МИЛАН НАРАНЏИЋ

MILAN NARANDŽIĆ

– Extrait –

JAKOV IGNJATOVIĆ

Traduit par Angelina Djordjević

Migrations littéraire

N° 20, 1992, p. 114-118

Milan Narandžić invitait souvent ses amis à déjeuner et dîner, il passait d'agréables moments en leur compagnie autour de bons repas et de bons vins.

Tu te demandes qui est ce Milan Narandžić ?

C'est un homme de père et de mère pauvres, et pourtant il a su se procurer une femme ayant une grande propriété, et tout cela en passant par les petits chemins de la vie.

Il a maintenant un peu plus de trente ans, il est plutôt d'assez grande taille, le dos un peu voûté, les jambes légèrement arquées ; les joues propres et allongées, les yeux verts, le crâne pointu, et le regard perçant et malicieux. Une tenue toujours

correcte, de l'amour propre pour sa beauté, et très volontiers entouré de femmes. Il ne manquait ni d'intelligence ni d'esprit.

Sa maison est très fréquentée. Madame, un peu plus âgée dans les quarante ans et même plus, est convenable et accueillante.

Elle n'est pas vraiment là en ce moment ; elle est partie quelque part en voyage.

A cette occasion, ses amis intimes et ses connaissances l'avaient prié de leur narrer sa vie intéressante, et ce qui lui est passé par la tête avant d'en arriver à sa situation actuelle, et Milan, pour les satisfaire pleinement racontait sa vie pendant les soirées autour d'un verre de vin ou d'une tasse de thé.

Et tous l'écoutaient avec le plus vif intérêt et plus il parlait, plus leur curiosité grandissait.

Voici donc ce que Milan Narandžić racontait :

« Je suis né dans la petite ville de N., en 182. par un hiver rude, c'est pour ça que je suis en si bonne santé. Ma mère appartenait à la petite bourgeoisie, elle était brave, mais un peu bavarde comme femme ; mon père était un honnête couturier, à vrai dire, un maître tailleur. Qu'on me pardonne d'évoquer d'abord ma mère, car c'est précisément elle qui m'a mis au monde et qui, dans mon enfance, me donnait à manger en cachette de mon père ; mon père me coupait souvent l'appétit avec ses tissus et ses mesures.

Après ma naissance, ma première chance a été qu'on m'a donné un beau prénom. Jova le barbier m'a baptisé ; en homme de bon goût qu'il était, il m'a donné ce beau prénom : « Milan ». Nombreux sont ceux qui penseront que ça ne signifie rien dans la vie que d'avoir un plus ou moins beau prénom. Mais pas du tout. Je connaissais les femmes qui détestaient certains prénoms comme : Josef, Moïse, Avram, mais des prénoms connue Jules, Emile etc. leur plaisaient bien. Le mien était encore plus chanceux, car je pouvais l'utiliser doublement : Milan dans une société ordinaire et Emile dans une société noble.

Je me souviens mal de mes premières années, mais ma mère me disait que j'étais très beau et que tout le monde l'enviait d'avoir un tel enfant.

Mon père était un homme coléreux et renfrogné, il travaillait toute la journée comme une fourmi, tantôt avec un apprenti, tantôt sans ; ce n'est qu'à midi que ma mère s'occupait du petit déjeuner et des enfants. Quand elle nous endimanchait, nous les trois petits, on avait l'air de sortir de la messe. On dit que j'avais des jambes arquées comme un entonnoir, mais, comme à l'époque je portais encore une jupe, alors on ne remarquait rien. J'avais une grande sœur, elle avait vingt ans, ou p'êt' plus.

Ma mère picolait volontiers en cachette, et par-dessus tout elle aimait le café, alors elle nous en donnait. A l'époque, on ne buvait pas vraiment du café dans tous les foyers, et c'était rare chez un artisan, et habituellement les patrons se fâchaient contre leurs épouses quand elles buvaient du café. Et même mon père était enragé quand il surprenait ma mère buvant du café. On en voyait alors de toutes les couleurs. Il répétait que le café ruinerait sa maison. Jusqu'à six ans, mon père m'apprit l'alphabet et un peu de catéchisme, puis il m'envoya à l'école. Là pour moi un nouveau monde était né. Je commençais alors à porter des pantalons. Je me suis fait de nouvelles connaissances. Une année est passée comme un rêve. J'allais de l'école à la maison, puis j'apprenais mes leçons et je les récitais à mon père. Mon père connaissait surtout de l'arithmétique et entreprit de me l'enseigner. Quand il n'y avait pas d'école, les autres enfants vadrouillaient, tandis que moi, dès que j'étais revenu de l'école, j'ôtai mes bottes et je travaillais. Mon père ne me permettait pas d'user mes bottes, mais en tant qu'artisan maître il ne pouvait pas me laisser marcher pieds nus. Et, c'est ainsi que je passais les premières années de ma scolarité. Mon père m'avait fabriqué un sac pour mes livres, qu'on appelait cartable, et qui pendait suspendu aux énormes rouleaux de tissus tel un patron ; les bottes, j'en avais de solides, avec une double semelle qui tenait à l'aide d'une foule de clous, un pantalon en toile grossière, solide, des bretelles faites d'un morceau de tissus, et

sur la tête une casquette heptagonale, identique à celle de ceux qui priaient Luther. Voilà à quoi je ressemblais.

Rien d'important ne se passait dans ma vie d'écolier. Je travaillais bien, je savais compter mieux que tous mes camarades de classe. Mais, une chose m'ennuyait énormément. J'avais toujours faim. A vrai dire, j'avais suffisamment à manger à la maison, le pain était noir mais bon ; mais rien ne me suffisait. Ma mère m'apportait souvent en cachette un bol de pâtes avec du fromage ; bien entendu, je devais manger vite pour que mon père ne me surprenne pas ; mais une fois, étouffé par des pâtes, mon père me surprit et m'aida à les faire descendre avec des coups de poing à la gorge. Mais dans une heure j'avais toujours faim. Mes camarades de classe le savaient et m'appelaient « le goinfre ». Si le matin, à l'école, avant que l'instituteur n'arrive, mes camarades ne finissaient pas leur petit déjeuner, avec mon accord ils me donnaient six à dix coups de bâton et alors, seulement, je m'allongeais volontiers pour recevoir les croissants.

A part ma mère à la maison, j'avais à la portée de la main ma sœur Jula. Elle avait une bonne réputation comme jeune fille. De nombreux admirateurs passaient près de notre fenêtre. Plusieurs fois, je devais me mettre à côté, et lui annoncer qui arrivait de la deuxième rue et qui de la troisième et, si je lui rapportais de bonnes nouvelles, elle me donnait une pièce. Elle m'obligeait, parfois, à être sage à la maison et de nouveau je recevais une pièce.

D'autres fois, je devais rester debout près de la porte de la cuisine et empêcher toute personne d'y entrer, je l'interdisais même à mes camarades. Ma sœur avait de la poudre blanche dans une petite boîte et quand elle se lavait avec une certaine eau et se mettait de la poudre, alors je chassais les enfants de la cuisine : « Dehors, les enfants, la joue de ma frangine n'est pas encore sèche ! » Les enfants sortaient et moi, pour ce service, je recevais de ma sœur encore une pièce. Après, tout le monde vantait la beauté de ma sœur – ma mère sautait de joie quand elle entendait dire que sa fille avait de la classe. Tout ceci ne

plaisait pas à mon père, surtout parce qu'elle voulait porter un chapeau et se jouer la petite dame devant ses admirateurs. A l'époque seulement les Grandes Dames et les midinettes portaient le chapeau, celui-ci était très à la mode et les dames se faisaient prendre en portrait. Combien de fois des querelles éclataient à la maison à cause du chapeau ! Mon père n'en voulait pas, ma mère défendait sa fille. « Laisse-la, elle aspire à la noblesse, c'est p'êt' son destin ; il y'en a tellement qui sont devenues heureuses, pourquoi pas notre Jula, après tout personne ne lui arrive à la cheville. » C'est de cette manière-là que ma mère réfléchissait, mais pas mon père. Dès qu'il voyait un chapeau, vite au feu avec, mais comme ma mère et Julka ne le lui permettaient pas, ça faisait du grabuge. Dans ces moments-là, c'est moi qui souffrais le plus, je me demandais seulement comment m'échapper jusqu'au grenier, et alors là pas de déjeuner, pas de diner, car chacun était parti de son côté : mon père au café, ma mère au goûter chez la tante Jela et ma sœur chez son amie qui était justement chez le notaire Marković, alors que moi je restais sans repas et que j'avais faim.

C'est ainsi que nous vivions dans notre maison.

A l'école, j'avais beaucoup de bons camarades. Surtout Branko Orlić, Svetozar Cifrić et Ljubomir Rudić.

Commençons par le dernier. Il était fils de prêtre ; un gosse d'une intelligence vive et bon camarade. Cifrić était le fils de mon parrain Jova le barbier, un gosse propre mais un peu bagarreur. Branko était le fils de je ne sais qui, je ne lui connaissais ni de père, ni de mère. Je sais qu'il était entre les mains d'étrangers, il ne manquait de rien. Tous les jours il m'apportait à l'école un croissant pour le petit déjeuner, sans me donner six coups en échange ; de plus il me défendait des assaillants qui m'agressaient lorsque par hasard j'avais mangé la brioche avant d'en payer le prix ; il défendait le faible du plus fort et il allait jusqu'à me défendre, moi contre cinq personnes.

Excepté ces trois qui étaient mes meilleurs amis, j'en avais encore quelque uns que j'ai fréquentés tout au long de ma vie. Mais, je dois avouer que Branko était mon meilleur camarade,

même si je l'avais vexé plusieurs fois. Il était un bon élève et moi aussi. Une fois, il fut le second de la classe et moi le premier, alors qu'il avait toujours été le premier. Mon oncle était instituteur et il me surveillait. De douleur et de tristesse Branko ne voulait pas rentrer chez lui parce qu'il était le deuxième, et tous les élèves devaient le pousser comme les gendarmes et l'emmener de force à la maison. A partir de ce moment, tous l'ont pris pour un gosse à l'avenir incertain qui allait soit échouer soit réussir. Chacun disait : « Cet enfant est étrange, Dieu sait comment il va tourner : en bien ou en mal. »

Les Jeudi ou les Mardi ou les Dimanche, nous les petits élèves, on se réunissait, les uns allaient dans la forêt chez une brave paysanne boire du lait, les autres partaient se bagarrer. Moi, j'allais toujours au lait avec les autres, mais pas avec Branko, Svetozar et Ljubomir, car ils provoquaient partout des bagarres, et toujours au détriment de Branko, il était toujours le dernier sur le champ de bataille et plusieurs fois victime de ces camarades. Moi, je n'osais pas me bagarrer, car quand j'emmenais un manteau déchiré et des bottes usées, ça faisait du travail à mon père.

C'est ainsi que je passais mon temps et l'heure était venue de choisir mon destin : ou apprendre un métier ou faire des études.

Première édition en serbe : 1860.